

Cie *La Parole du Corps*, nouvelle création

"Ceux de 14"

de Maurice Genevoix



Adaptation, mise en scène et interprétation

Vincent Barraud

Décor : Gil Mas

Lumière : Nicolas Barraud

Costume : Julienne Paul

Regard extérieur : François Nouel

« *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix

Une parole incandescente

« *Ceux de 14* » est le premier livre de Maurice Genevoix ; son journal de guerre (14/18), rédigé initialement en quatre textes distincts, le premier étant : « *Sous Verdun* », il a été regroupé plus tard en un seul volume et sous un seul titre « *Ceux de 14* ».

La guerre de Genevoix aura duré 8 mois, du 25 août 1914 au 25 avril 1915, date à laquelle il est grièvement blessé dans la région des Eparges. Après de multiples opérations et des mois d'hôpital, il sera réformé et ne retournera plus au front. Il gardera d'importantes séquelles de ses blessures, à l'épaule et au bras, toute sa vie. Ces premiers mois de guerre auront été les plus meurtriers, ils verront également le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position (tranchées). C'est ce que vivront Genevoix et ses camarades...

Etudiant à normale sup avant la guerre, il a 24 ans, est cultivé et d'esprit libre. Lieutenant, il partage la vie des hommes et des officiers. C'est un être doué d'une sensibilité aigüe, ouvert aux autres, à la nature, à son ressenti intérieur... Il est regard, ouïe, odorat, toucher ; il observe et décrit sans pudeur, ni honte, ses propres sentiments et émotions et nous les livre en partage :

« ... Longtemps, j'ai eu le cœur serré d'une tristesse inexprimable, d'une mélancolie végétative que je sentais dans toutes mes fibres. Je devais penser, pourtant, puisque cette évidence m'a soudain ébloui : « Trop sensible ! » Je suis trop sensible, moi aussi... On l'a reproché au colonel Boisredon, parce qu'il éprouvait une souffrance chaque fois qu'un de ses hommes mourait, et qu'il a eu l'orgueil de ne s'en point cacher... ».

Le grand intérêt et la grande force de ce témoignage est son impartialité (autant que cela se peut) et sa franchise. C'est la peinture d'un homme dans la guerre, d'une guerre broyeuse d'hommes. Genevoix n'est pas un pacifiste, il n'est pas non plus un patriote aveugle ; indépendant, sensible et intelligent, il évolue en même temps que le conflit. Par son écriture, il donne vie à ces hommes qu'il a côtoyés, vu vivre et pour beaucoup mourir, qu'il a aimés ou sinon toujours respectés. Il nous livre les tensions extrêmes des bombardements interminables, les assauts absurdes, les jours entiers dans la boue qui englué et noie, l'ennui désespérant, l'amitié profonde qui l'unit à un camarade et la douleur glacée à l'annonce de sa mort ; mais aussi la solidarité, les moments précieux de détente, de plaisirs et d'ivresse qui entrecouperont les stations au feu...

Genevoix a fait le choix, et s'y est tenu, de ne rien enjoliver, de ne rien cacher (même l'épisode culpabilisant où, pour rejoindre sa tranchée, il abat des Allemands de dos) et de ne rien ajouter a posteriori. Il nous livre les sentiments du moment, les dialogues et les monologues, les événements, les odeurs, les paysages, les bruits, les sensations, émotions, doutes, ennui, colère, amitié, humour, horreur... Il nous restitue une époque avec ses marques sociales, régionales, ses accents, ses couleurs, sa rudesse ; il nous dépeint ce qu'étaient nos grands-pères, d'autres nous-mêmes d'un autre temps, ce qu'ils ont eu la force d'endurer, et pour ceux qui y ont réussi, les ressources qu'ils ont su puiser pour résister à une telle adversité.

Tout a été dit sur cette guerre !

Mais, ce que nous raconte « Ceux de 14 », c'est qu'il y a eu autant de guerres que de combattants ; chacun concentré, pressuré dans son quotidien.

Plus largement, chaque corps d'armée a vécu sa propre guerre, les fantassins et les artilleurs n'ont pas eu la même existence au front... Autant de guerres que de peuples, et ainsi de suite...

Ceux qu'on appelle « les poilus », ceux des tranchées, ont enduré les mêmes horreurs d'un bout du front à l'autre. On les retrouve décrites, à peu de choses près, de manière similaire dans de nombreux écrits. Mais à l'intérieur de cette même condition, chacun avec son bagage social, culturel, familial, son tempérament a vécu et surtout survécu différemment.

Et c'est cela (ceux-là) que raconte Genevoix, son expérience, son intimité de jeune officier et de poilu. Et par son écriture, il élargit les frontières étroites et traumatisantes de ce conflit meurtrier et révoltant pour les ramener à l'essentiel, à l'être humain, à l'individu.

Cet individu qui est un face à la vie et la mort, cet individu que les stratèges militaires ne comptaient plus qu'en masses (bataillons, sections, régiments...) à déplacer et jouer sur l'échiquier de leurs cartes d'état major bien au chaud dans leurs QG.

Ce texte est une leçon de vie autant qu'une leçon d'histoire.

À la lumière de ce qui vient d'être énoncé, on peut ressentir pourquoi ce témoignage a sa place sur une scène de théâtre. Une place naturelle, celle du passeur, celle de celui qui par sa voix fait revivre les morts, les désenterre, les désenfouit. Genevoix se devait, pour tous ses morts, de rapporter son et leur expérience commune, il se devait de les retenir à la vie... Sinon, c'est l'absurdité de ce conflit qui aurait gagné...

Pour eux, il est devenu écrivain et le restera...

Extraits

... « Eh bien, la guerre, voyez-vous mon lieutenant, c'est pas si simple qu'on aurait cru d'abord. Ya d' tout dans la guerre. Y a du bon, et y a du mauvais. Y a surtout du mauvais, mais y a des fois du bon. Seulement l' mauvais, à la guerre, c'est du mauvais d' première, du terrible. Alors voilà : entre deux sales moments, exemple entre un coup d' chien et deux nuits sous la flotte, v'là un p'tit peu d' bon qui s' glisse, un rien d' bonheur qui montre le bout d' son nez... On l'a pas sitôt vu qu'on court à lui, qu'on s' jette dessus... Ah ! Personne n'est difficile chez nous. Qu'est-ce que ça fait, qu'on soye content de rien, pourvu d'abord qu'on soye content ? »...



... « Lieutenant Genevoix !... Mon lieutenant ! Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe, vous ? Mon couteau... Prenez mon couteau, il a bon fil ! elle tient si peu... Moi je n'ose pas... Prenez-le, mon lieutenant : un tout petit coup, elle ne me fera plus mal... S'il vous plait, lieutenant Genevoix ! »...



De l'histoire avec un grand H à l'histoire avec un petit h

Interrogations : Est-il juste, à notre époque, de parler encore de la guerre de 14, n'y a-t-il pas des sujets plus importants, plus actuels ? Faut-il ressasser le passé, ressortir ces vieilles violences ? Qui s'y intéresse encore ?

Je me souviens de ces mots entendus dans mon enfance, ces exclamations toutes prêtes, servies et resservies à certains grands-pères, ces vieux avides de dire et redire les événements qui avaient tranché leur jeunesse :

« *Oh, tu nous embêtes avec ta guerre !... Oh ! Toi et ta guerre !...* ».

Pendant longtemps, un mur d'incompréhension a isolé ces hommes revenus des tranchées, le cœur trop plein ou trop sec, pour certains la parole impossible pour d'autres le corps mutilé. Durant le conflit, déjà, le dialogue était brouillé entre le front et l'intérieur, la propagande fabriquait de toute pièce l'image d'une guerre où le soldat français, héroïque, vivait un temps de gloire et d'abnégation patriotiques. Elle n'hésitait pas, entre autre, à annoncer que les balles allemandes traversaient les corps sans causer de blessure ; comment après de telles affirmations raconter les tranchées, la boue, les obus, les pertes immenses, la peur ?

Certains ont écrit très tôt, dès la fin des hostilités, ou dès la fin de leur mobilisation (Barbusse, Dorgelès, Genevoix...), il fallait évacuer, il fallait que l'on sache, révéler l'horreur... D'autres ont attendu plus longtemps (Giono, Cendrars...) mais eux aussi ont senti un jour le besoin de témoigner, de dire l'intensité monstrueuse de ces moments vécus là-bas, certains portant au jour le jour les stigmates de leur séjour là-haut (Céline, aux bourdonnements incessants - Cendrars, un bras en moins - Genevoix, un bras handicapé).

« *La Der des DERS !* » - « *Plus jamais ça* » - « *La grande guerre* »

Cette guerre a été tellement violente et meurtrière : l'emploi de nouveaux armements plus sophistiqués et destructeurs, l'inadéquation entre ses nouveaux paramètres militaires et les choix tactiques des états-majors lançant, vagues après vagues, leurs troupes à l'abattoir ; qu'elle s'est inscrite tout entière dans l'histoire avec un grand H.

Il y eut donc les témoignages à chaud, puis vint le temps de la dénonciation des errements, des erreurs et des injustices de l'état-major français. Mais toujours le débat s'est situé au niveau de l'histoire. Les leçons à en tirer étaient historiques.

Et actuellement, pour l'homme du début du 21^{ème} siècle, la première guerre mondiale est un événement historique, de plus en plus lointain, dont sera commémoré bientôt le centenaire.

Mais il est important de changer de focus, d'inverser cette optique, de regarder que ces quatre années se mesurent aussi en instants de vie ; elles sont la somme de parcelles de vie de milliers d'individus qui nous ressemblent, qui comme nous avaient envie d'aimer et d'être aimé, qui comme nous avaient envie de choisir librement leur présent et leur avenir.

Mettons-nous, un instant, à leur place, en suivant le fil de la plume de Genevoix. Vivons par procuration le quotidien des tranchées, sortons de la grande histoire pour rentrer dans la petite... Laissons-nous guider par le témoignage sensible du lieutenant Maurice Genevoix, partageons le bon sens et l'humour de Pannechon, suivons le courage sans fard de Butrel l'ancien légionnaire qui ne tirait que la crosse à la hanche, la faconde et la générosité de Pinard le cuisinier, l'amitié sans faille de Porchon, etc...

Genevoix a eu besoin de raconter, je crois que nous avons besoin d'entendre.

D'entendre une nouvelle fois ce que l'homme (nous) est capable de vivre, comment il s'arrange pour survivre dans les situations les plus dures, comment il sait manier l'humour quand il ne lui reste plus d'arme, comment il meurt quand son temps est venu, comment il agonise... Pour vivre, n'avons-nous pas besoin de regarder la mort en face ?



Maintenant, la question de savoir si parler de la guerre de 14 a encore un sens, ne se pose plus ; c'est cette question elle-même qui n'avait pas de sens. Car, ce que ces hommes ont vécu, tel que Genevoix sait nous le raconter, n'est pas une leçon d'histoire mais une leçon d'humanité. C'est aussi, une rencontre avec une France qu'on ne connaît plus, une France, mère de celle que nous vivons aujourd'hui, un pays fait de diversité régionale et de ruralité (la majorité des français vivait alors à la campagne).



Extraits

... Je reste collé à la gaine de boue grasse et souple que mon corps a longuement modelé, chaque talon dans son trou, chaque fesse dans son trou...

... Lavolette s'est couché sur le ventre ; il a fermé sa capote sur ses blessures, étroitement, farouchement, et il dit « non », les dents serrées. Eloignez-vous, laissez-le... Lavolette veut mourir seul. Il cache sa tête dans son bras droit plié ; sa main seule agonise par-dessus sa tête, frissonnante dans une moufle de laine bleue... Elle ne frissonne plus : Lavolette est mort...

... Rolland a du m'entendre, car la toile se soulève brusquement, il me voit, et dans l'instant, son pâle visage s'émeut, navré, implorant, fraternel... Si fraternel, Rolland, que toute ma stupeur est tombée pendant que tu me regardais, que toute ma force déjà révoltée m'a semblé s'agenouiller devant cette mort de mon ami...

... Cela ne m'a saisi que longtemps après, dans le creux d'argile mouillée où j'étais revenu m'asseoir, entre Lardin et Bouaré : une froideur dure, une indifférence dégoutée pour toutes les choses que je voyais, pour l'ignominie de la boue et la misère des cadavres, pour le jour triste sur la crête, pour l'acharnement des obus... Je ne sens même plus ma fatigue ; je ne redoute plus rien, même plus l'écrasement de mes os sous l'une de ces chutes énormes, ni le déchirement de ma chair sous la morsure des éclats d'acier. Je n'ai plus pitié des vivants, ni de Bouaré qui tremble, ni de Lardin prostré, ni de moi. Nulle violence ne me soulève, nulle houle de chagrin, nul sursaut d'indignation virile. Ce n'est même plus du désespoir, cette sècheresse du cœur dont je sens le goût à ma gorge ; de la résignation non plus... Ce n'est que cela : une froideur dure, une indifférence desséchée, pareille à une contracture de l'âme...

De l'Écrit à l'Oral

Michel Bernard, dans sa préface du « *Carnet de route du sous-lieutenant Porchon* », dit : « *On ne lit pas Ceux de 14, on l'écoute.* ».

Un homme raconte à un groupe d'individus assis dans une salle, dite de spectacle, un épisode de ses huit mois de guerre. Avec sensibilité, il revit tous ces instants, douloureux ou joyeux, il ressuscite un à un ses camarades disparus. Sa parole est libre, seule la vérité compte, son vécu lui autorise tout, revenu de chez les morts, il n'a plus peur de la vie...

Cet homme a besoin de raconter, et il raconte, les mots, par instants, sortent à gros bouillon, comme le sang d'une artère tranchée, puis la source se tarit, le temps d'un silence, et d'un souvenir plus lent, plus long, à ressurgir. Il parle à ceux qui sont là pour l'écouter, il parle, parce qu'il est vital de parler, il parle parce qu'il a envie de s'entendre...

Après avoir partagé l'intimité de Meursault, « *L'étranger* » de Camus, lui aussi doué de sens à fleur de peau, mais totalement inertes quant il s'agit du sentiments des autres. .. De m'être glissé dans la peau d'un Racine, interprète, en solitaire, de sa tragédie : « *Andromaque* », voguant d'un personnage à l'autre, d'une passion (une destruction) à l'autre... J'ai le désir profond, viscéral et curieux, de porter la voix de Maurice Genevoix sur scène, de l'incarner, de faire partager l'émotion qu'elle m'a délivrée à la lecture.

Je retrouve dans le texte de Genevoix la sensibilité de celui de Camus et la puissance dramatique de celui de Racine. Il est un condensé d'épique et de banal, de grandiose et de mesquin. Il est tellement, tout simplement, humain !

Ce texte comprend environ 800 pages, pour l'amener à la scène, il a fallu définir des axes, opérer des choix et des coupes importants. Opération qui devait se faire sans trahir la pensée, la sensibilité et la richesse du récit et de son auteur...

On peut dire qu'une période porte en elle toutes les autres, avec une violence et une acuité saisissantes. Elle est récit dans le récit ; aboutissement ; paroxysme : c'est *la bataille des Épargés*. Mon choix s'est finalement porté sur elle, sur ces instants, ces cinq premiers jours et cinq premières nuits passés, sans sommeil, dans la boue et l'arbitraire, sous *un orage d'acier* et de feu. Genevoix y apprendra la mort de Porchon, son meilleur ami ; on suivra l'évolution et les soubresauts de ses sentiments, disséqués au scalpel par un homme à fleur d'âme ; le journal du chaos minute par minute... Jusqu'à leurs derniers cris, une fois relevés, dans la cour du château :

« *Ouvrez-nous, ouvrez-nous vite !* »



Du Papier à la Scène

Nous sommes environ 20 ans après la fin de la guerre, l'auteur a vieilli, il porte les habits de son époque, mais sa mémoire est là, les années n'ont rien effacé - du recul ? oui peut-être - **mais la même distance de survie face au macabre, la même révolte et la même ironie mordante** devant l'absurde et la bêtise, et puis par moment les mêmes points de rupture...

L'homme arrive par la salle et y démarre son récit, dans la proximité et l'intimité ; une fois sur scène, il continuera à entretenir ce contact, par moment même il se postera à l'avant-scène pour détailler des instants particuliers.

Il se raconte lui et les autres, et ceux-là, il les incarne goulûment avec humour, plaisir et respect.

Un jeu de six bûches nues et patinées offre au(x) personnage(s) un espace surélevé où s'asseoir se déplacer, **lieu en suspension, en inconfort** ; comme l'état de ces hommes suspendus entre la vie et la mort, accrochés à l'instant présent, seule certitude qu'on ne peut leur retirer. Par leur matière et leur aspect, elles évoquent le bois d'étau des tranchées, des restes de tronc, des choses délavées sortant de terre. Elles délimitent et dessinent l'espace au gré de leur manipulation. **Éléments graphiques et évocateurs.**

Un objet/partenaire attend l'homme sur scène pour l'accompagner dans le cheminement de son récit : un **"arbre à loques", calciné et évidé**, comme les troncs foudroyés.

L'arbre à loques est un objet païen très ancien, un arbre choisi pour y transférer des maux, et à **vocation propitiatoire**. Il donnera l'ex-voto religieux.

Il est couvert de morceaux de vêtements cloués ou agrafés, délavés et qui pour les plus anciens partent en charpie. On y reconnaît des bribes, on y cherche de l'individu parmi la charpie, le déchiqueté, qui assemblés forment une matière homogène, du moins cohérente de tant de disparité (drap, tricot, gros coutil, délicats imprimés...). Cette cohérence est accentuée par une dominante terreuse, pas de couleurs vives, cette patine de sol permet d'y inclure le bleu capote et le rouge garance, à dose liminale.

Il est corps, tronc, présence, témoin, ombre... Lieu de couchage, porte-voix, élément de percussion...

Le décalage entre le temps de l'esprit (la pensée) qui n'arrête jamais son cheminement et celui du corps prostré dans l'espace réduit de la tranchée écrasé par le vacarme des bombes, est transposé sur scène par l'action, **le geste au ralenti** de tout le corps en déplacement (en suspension sur les bûches) ou des bras seuls, alors que la parole poursuit le fil de son récit à son propre rythme. Cette forme de décalages se retrouve dans le corps qui par instants suit ses propres codes et abandonne la parole aux siens.



Biographie

Vincent Barraud est né à Paris, il y fait toute sa scolarité de petit citadin derrière les grands murs de pierre des écoles parisiennes... Les années 70 poussent aux voyages, il suit le mouvement et abandonne les études. Après un petit bout de *route* et une grosse passion pour le cinéma, attiré par toute forme de spectacle, il découvre l'art du mime à la Schola Cantorum. Il fait ensuite partie de ces jeunes artistes du monde entier qui bénéficient de la dynamique de l'ouverture de l'école de Mime Marcel Marceau, et de trois années d'études pluridisciplinaires d'une grande richesse.

Cet élan génère créations et compagnies, d'abord Clown et Pantomime : *Le chapeau des clowns*, *la Prohibition* ; puis viendra le Memory Mouvement Theatre avec Adriano Sinivia et ses années de création très denses en complicité et en recherche : *Bancs*, *Une dernière nuit de carnaval*, *Juments de la Nuit*, *Stradella*...

La soif de plus de mouvement et de danse le fait quitter le théâtre visuel et plonger à plein corps dans la danse contemporaine : *Les chichis de Clichy* - Kaleidanse - *Raccords*, Cie Grand Bal - *Terre de Sienna*, Cie La Clepsydre, ...

Début des années 90, nouveau tournant et retour à une case plus théâtrale... Il coache, met en scène ou interprète les projets des autres : *Curriculum vit'fait* de et avec Philippe Minella, *R-V à Lafontaine* mise en scène Francis Morane, *Le bal des corbeaux*, création collective, ...

En parallèle, il assiste et collabore avec Adriano Sinivia dans ses mises en scène d'Art Lyrique : *Monsieur de Pourceaugnac* à Lausanne - *Les contes d'Hoffman*, à Strasbourg - *La petite renarde rusée*, Nantes - *Le barbier de Séville*, St Etienne, Opéra-Comique, Avignon - *Les saltimbanques*, *L'auberge du cheval blanc*, Toulouse - *Madame l'Archiduc*, *La Périchole*, Rennes - *La cambiale di matrimonio*, *Le médecin malgré lui*, *L'ivrogne corrigé*, ... Lyon - ...

En 2000, il crée sa propre compagnie, « La Parole du Corps » et avec *L'étranger* d'Albert Camus qu'il adapte, met en scène et interprète, il réalise la pièce solo qu'il mûrissait depuis des années. Représentations à Paris (Théâtre de L'Opprimé), Les Ulis, Fourmies, Semur-en-Auxois, Chelles, etc... L'expérience de l'acteur solitaire se prolonge avec *Andromaque à une Voix*, « *Andromaque* » de Racine (dans son intégralité) qu'il met en scène et interprète seul accompagné d'une violoncelliste. La pièce est créée en 2004 au Théâtre de l'Opprimé à Paris... Fin 2006, il réalise un film vidéo : *Le Cid version 7.0*, adaptation du Cid de Corneille interprétée par des jeunes en insertion, ce film a remporté le prix « Jeunes créateurs » du festival « BD en fureur » à Rennes.

En 2007, nouvelle création : « *Papiers d'Arménie* » de Jean-Jacques Varoujean qu'il interprète avec Caterina Barone au Théâtre Berthelot (Montreuil) puis en tournée en Ile de France... En 2008, il revient à « *Andromaque* » avec une nouvelle adaptation interprétée par des comédiens issus du Théâtre du Fil, acteurs chargés des aléas de la vie. Il tire les enseignements de sa première expérience avec cette pièce, et l'entraîne à la rencontre des publics éloignés de la culture, elle s'invite dans un lycée en zone prioritaire, une maison de quartier... La compagnie est en résidence de création au théâtre de Longjumeau, elle est soutenue par le conseil général et la préfecture de l'Essonne. Représentations à Massy, Longjumeau, Savigny/Orge, Grigny. En parallèle, il reprend « *L'étranger* » qu'il emmène au festival d'Avignon 2009.

2010/11 voit la poursuite de ce double engagement : Une création avec les habitants d'un quartier de Massy, « *Roméo et Juliette* » de Shakespeare, jouée dans le décor naturel de la cité, fin juin 2010. Et un atelier, suivi d'une création, dans le cadre du dispositif « Rompre l'isolement » du conseil général de l'Essonne.

Une nouvelle aventure en solitaire avec cette adaptation de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix.



Autres créations de la compagnie

« *L'étranger* » d'Albert Camus

Mise en scène : Vincent Barraud

Avec Vincent Barraud

Lumières : Nicolas Barraud - Costume : Josseline Cousin - Regard extérieur : Marie-Ange Martinez.

Création en août 2000 au festival Féron'Arts.

Tournée : Théâtre de Fourmies - Th. Des 3 Vallées, Palaiseau - Espace Odilon Redon, Verrières le Buisson - Théâtre de Semur en Auxois - C. C. Boris Vian, Les Ulis - Théâtre de Montgeron - Théâtre de Chelles - Morsang/Orge - Théâtre de l'Opprimé, Paris 12ème (26 représentations) - Grenier de Bougival - Avignon OFF 2009 - Théâtre de Draveil - Internationales Theater de Frankfort – Théâtre de Rungis – C.C. S. Bechet, Grigny – Théâtre d'Etampes – Nogent le Rotrou - encore en tournée

« *Andromaque à une Voix* » de Racine

Mise en scène : Vincent Barraud

Avec Vincent Barraud et Raphaëlle Mürer au violoncelle

Lumières : Eric Blévin.

Création en janvier 2005 au **Théâtre de l'Opprimé**, Paris 12ème (24 représentations)

Répétitions et avant-première à l'auditorium de l'Opéra/Théâtre de Massy (en résidence)

Tournée : Th. Des 3 Vallées, Palaiseau - Espace Odilon Redon, Verrières le Buisson.

Subventionné par le Conseil Général de l'Essonne et soutenu par ACTE 91

« *Papiers d'Arménie* » de Jean-Jacques Varoujean

Mise en scène : Vincent Barraud

Avec Caterina Barone et Vincent Barraud

Décor : Gil Mas - Costumes : Julienne Paul - Lumières : Eric Blévin - Regard extérieur : Isabelle Ouzounian

Création en février 2007 au **Théâtre Berthelot**, Montreuil (11 représentations).

Répétitions et avant-première à l'auditorium de l'Opéra/Théâtre de Massy (en résidence)

Tournée : Enghien les Bains - Th. Des 3 Vallées, Palaiseau - Montgeron - Étampes.

Subventionné par le Conseil Général de l'Essonne et labellisé « *Arménie mon amie* » dans le cadre de l'année de l'Arménie en France..

« *Andromaque* » de Racine

Mise en scène et adaptation : Vincent Barraud

Avec Lene Loussouarn, Mathieu Almadovar, Joël Lokossou, Sébastien Labate, Aurore-Mélodie Rocher

Décor : Gil Mas - Costumes : Julienne Paul - Lumières : Eric Blévin

Création en novembre 2008 au **Théâtre du Fil**, Savigny/Orge. En résidence de création au théâtre de Longjumeau.

Tournée : Th. De Longjumeau - Lycée Vilgénis, Massy - Centre culturel Boris Vian, Grigny.

Subventionné par la Préfecture et le Conseil Général de l'Essonne, la ville de Longjumeau.

Presse, commentaires...

« *L'étranger a un petit frère. Bravo !* »

Antoine Gallimard

« L'étranger » à l'Opprimé

■ « *L'étranger* » de Camus, c'est notre frère à tous, notre semblable étrangement lointain : dans sa solitude fiévreuse, Meursault nous fascine et nous épouvante. Metteur en scène et interprète de ce héros à la dérive, **Vincent Barraud**, seul en scène comme Meursault l'est au monde, traduit cette sombre fatalité du malentendu avec la puissance et la subtilité d'un homme qui a beaucoup arpenté l'univers de Camus, et qui s'y est construit...

TéléObs Cinéma

rencontre

Vincent Barraud : **le corps qui parle**

Quatre chaises, un carré dessiné d'un trait de sable, nu-pieds, chemise blanche et costume gris.. Vincent Barraud joue « *L'étranger* » d'Albert Camus. Un texte qu'il a monté et mis en scène. Un texte qu'il porte depuis l'adolescence...

...Mais avant de vivre cette formidable aventure, le comédien s'est fait voyageur dans les territoires du geste et de la parole. « *Enfant, j'étais un fana de Chaplin, de Laurel et Hardy. J'inventais des histoires nourries de burlesque. Plus tard, passionné par le cinéma, j'allais voir jusqu'à trois films par jour* »...

...Au fil du temps, Vincent ressent le désir de monter ses propres productions, quand, moment charnière, le festival Féron'Arts lui propose de monter *L'étranger*...

...Dans cet espace dépouillé, Vincent s'expose solitaire : « *Etre seul en scène, c'est périlleux et magique. Le spectacle ne dépend que de soi.* » Présenté pour la première fois à Féron'Arts 2000, son monologue captive. Depuis il a été joué à Paris, au Théâtre de l'Opprimé et va être repris en 2003 à l'Opprimé ainsi qu'au Centre culturel Boris Vian des Ulis...

...Si comme l'écrit Camus : « *Meursault est un amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombres* », Vincent dans *L'étranger* laisse un sillage d'émotions...

Massy ma ville

L'étranger au Théâtre

Décor nu pour homme seul

■... Meursault vit les événements de façon solidaire, solitaire, détachée. Et c'est tout le travail de Vincent Barraud de nous montrer à quel point Meursault semble indifférent au monde qui l'entoure, même si, à la fin de la pièce, le comédien, non Meursault, non Camus (on ne sait plus), clame une envie de vivre... Par son interprétation, Vincent Barraud rappelle que la voix d'Albert Camus reste obstinément vivante et sensible : voix qui rappelle à l'homme ses vraies valeurs...

Bien Public (*Semur en Auxois*)

Celui qui joue *L'étranger* de Camus

Le défi de Vincent Barraud

Metteur en scène, interprète, le Massicois Vincent Barraud invite le spectateur à pénétrer dans les pensées les plus sombres d'un *étranger* qui nous ressemble...

Le Républicain

Presse Festival d'Avignon 2009

Quatre chaises à la périphérie des quatre coins d'un carré de sable, frontière dont le franchissement n'est jamais anodin : le décor est planté, l'action peut démarrer, les chaises se reconfigurer au gré des rencontres, des événements - de la mort de la mère à la mort (?) du narrateur... L'élégance, l'indolence, l'indifférence, la nonchalance... autant de circonstances aggravantes, sous le chaud soleil algérien, pour cet étranger à lui-même qui ne pleura pas à l'enterrement de sa mère ni ne croit en Dieu! **C'est très vivant, ça coule naturellement, c'est passionnant, admirablement joué et chorégraphié...**

Jean-Yves BERTRAND, *RevueSpectacle.com*

FESTIVAL D'AVIGNON

Albert Camus, sans fard

On va beaucoup parler ces prochains mois d'Albert Camus. L'an prochain, on célébrera le 50e anniversaire de sa disparition et, en 2013, ce sera le centième de sa naissance, à Drean (ex-Mondovi) en Algérie...

Dans une autre **belle interprétation du chef-d'œuvre de Camus**, Vincent Barraud a, quant à lui, choisi de restituer l'œuvre dans sa globalité, au plus proche des intentions de l'auteur. Il nous en parle...

Walid Mebarek, *El Watan*

Vincent Barraud est seul sur scène avec 4 chaises, au milieu et autour d'un carré dessiné par une ligne de sable, qui se déconstruit au fil du texte, à l'image de Meursault qui s'ouvre "à l'indifférence du monde" et accepte froidement son destin. Le texte d'Albert Camus est magnifié par la diction posée de l'acteur... **Il EST Meursault...** De la mort de sa mère à son procès, où tout l'accable et sa mort sur l'échafaud, face à "la haine" des hommes, **on reste accrochés aux lèvres de Vincent Barraud et littéralement portés par son récit.**

MF Alibert, *Vaucluse Matin*

Meursault enterre sa mère mais ne pleure pas... Pas heureux, pas malheureux, mais seul au monde, il se remémore les péripéties qui l'ont conduit jusqu'à un destin tragique. **On ne voit pas Vincent Barraud mais bien Meursault, tant le comédien interprète avec subtilité cet homme si complexe...**

Une seule vision pour un résultat singulier; une scène seulement parée de quatre chaises, tantôt hors ou dans un carré tracé avec du sable, et Meursault ; parfois les autres aussi, habilement incarnés dans une alternance entre le dialogue et le monologue...

Voici un étranger dont il faut faire la connaissance.

Jean-Christophe Nabères, *La Provence*

ANDROMAQUE à une Voix

... Vincent Barraud est comédien. Il croise aussi l'art du silence, à la Schola Cantorum et à l'école de mime de Marcel Marceau. Au théâtre de l'Opprimé, il dit les mots de Racine. Silencieusement seul. Comme il avait exprimé Meursault de l'Etranger. Dans ce même lieu, Camus et Racine, un anti-héros et une figure de l'honneur. Car à l'affiche actuellement : la tragédie ou un mime d'Andromaque. Pour qui sont ces serpents qui sifflent... les vers de Jean Racine sont contenus dans la mécanique du récit. Un clavier bien tempéré. Beaucoup. Belle performance....

... Heureuse est la couleur du « paysage » : c'est une couleur un peu austère dans ces murs taillés de pierre, rue du Charolais. Au fond à droite, la voix du violoncelle inonde la voûte romane imaginaire. Elle est contrepoint et prolongement. Du corps en train de se dire ou entrant en scène. Une union de pierres rudes et de cordes à vif. L'instrument est présence et respiration. Puis il organise le discours, ponctue les actes, rythme les figures féminines, aussi...

... Reste le plus authentique. Le corps de Vincent Barraud. Sa vie. Comédien organique. Face au silence. C'est tout l'intérêt de cette adaptation, dans son désir d'infini : l'expérience des limites. Le corps dit. L'oreille du spectateur n'est pas habituée au corps intime, celui de l'autre. Un corps superbement ignoré au théâtre est ici autorisé. C'est assez gênant presque indigeste parfois : on entend. Craquer les articulations dans un monologue d'Oreste ou celui d'Hermione à l'acte V. En un mouvement agenouillé, en équilibre sur un banc... ou sur le sol. En posture. Puis une bouche. Qui exprime aussi l'être. Présent. Double du comédien : une sécheresse de la langue qui trace la mesure olympique. Mais Vincent Barraud metteur en scène a prévu. Il a invité une carafe. Posée là sur le lieu. Elle cadence les gestes. Et fort heureusement, les difficiles travers de la bouche sèche ; c'est bon de l'entendre avaler. Sa bouche est aussi traversée par de beaux accroche-cœurs : on entend « nœuds » pour les « liens immortels » d'Andromaque à son fils ; ou « époux » pour dire son « Hector ». Et puis « geôlier » dans la terrible modalité que Pyrrhus suppose à Andromaque : « il faut vous oublier »... l'art de la parole est sujet à l'indiscipline du corps. Les talons des pieds harcèlent le sol et les oreilles attentives au texte classique. Et dans un concert où le silence serait maître de cérémonie, les lumières s'éteignent à l'acte final et crépitent de leur bruit sec. Progressivement. Tel un décor à la mort de Pyrrhus...

Carole Niel (le webzine du spectacle vivant - revue spectacle.com)

Papiers d'Arménie

ou l'origine interdite

de Jean-Jacques Varoujean

Un couple dans la cour d'un hôpital psychiatrique. Minasco, écrivain connu dans son pays, que le pouvoir veut célébrer avec faste, va être interné, car sa recherche de mémoire et ses questionnements sur lui-même et sur l'humanité dépassent l'entendement de ceux qui raisonnent dans un monde fermé. Il devient déroutant lorsqu'il refuse les honneurs et commence alors une descente aux enfers irrésistible.

La pièce de J.J. Varoujean a pour thème la recherche de soi-même, à partir de souvenirs infimes. En filigrane, au fond de cette mémoire silencieuse, qui surgit par éclairs, une recherche de l'origine interdite. Le non-dit et le refus d'entendre traversent la pièce si bien que l'enfermement pèse de plus en plus dans un espace qui se réduit et s'obscurcit. Le style dépouillé et la présence des acteurs, Vincent Barraud et Caterina Barone, sont les atouts de cette pièce et servent la gravité et la sensibilité du texte alors que la mise en scène et un rythme lancinant n'ont pu éviter certaines lourdeurs.

Un texte difficile, émaillé de silences où la pudeur (ce qu'on ne dit pas pour ne pas faire étalage de soi) et le non-dit (ce qu'on s'interdit de dire) se mêlent dans un jeu subtil et dangereux.

Anahid Samikyan

ACHKHAR



La parole du corps

La Parole du Corps (Association Loi 1901)

2 bis rue Victor Hugo, 91300 Massy

Tel : 01 69 30 93 34 - Mail : laparole.ducorps@free.fr

N° SIRET : 339 480 964 00032

<http://laparole.ducorps.free.fr/>

Prix de cession (de référence) :

2500 € net de taxe

(ass. Loi 1901 non assujettie à la TVA)

+ frais de transports et d'hébergement

(pour 2 personnes, voir fiche technique)

Contacts :

Artistique :

Vincent Barraud, 01 69 30 93 34 - 06 20 74 09 44

Technique :

Nicolas Barraud, 06 07 38 22 52

Administratif :

François Nouel, 06 74 45 38 64